

## Un essai de synthèse de la Quête d'*Homo religiosus*

Dans son magnifique livre sur le druidisme, l'écrivain-poète Jean Markale décrit ainsi la quête du monde divin, telle que la concevaient les druides.

Dieu est le but, mais Dieu, ce dieu unique innommable, recule sans cesse devant les efforts des humains. Et il reculera éternellement, souriant comme l'Ogmios<sup>1</sup> décrit par Lucien de Samosate, tirant comme lui, avec des chaînes qui lui partent de la langue, le troupeau des humains souriants eux aussi, parce qu'ils savent que leur voyage durera éternellement<sup>2</sup>.

La quête du divin par *Homo religiosus* dure depuis plus de trente millénaires. Par rapport à l'éternité qui l'attend, elle n'en est qu'à ses débuts ! Mais que de découvertes déjà !

Avant de clore ce travail, tentons de les nouer en une gerbe de lumière.

Mais auparavant trois remarques :

1. Nous l'avons relevé, au Paléolithique et au Néolithique, nous en sommes encore et toujours réduits à ne pouvoir formuler que des hypothèses.
2. Au fur et à mesure qu'*Homo sapiens* conquérait la Planète, les religions qu'*Homo religiosus* développa dans les Amériques, en Australie, en Océanie et en Afrique subsaharienne, si elles jouèrent un rôle de première importance dans ces continents, elles n'eurent que peu d'impact sur l'évolution religieuse générale de l'humanité, tant il est vrai que lorsque ces terres isolées furent découvertes à partir du XV<sup>e</sup> siècle de notre ère par les marins européens, elles durent s'effacer devant le christianisme ou subir une christianisation, les transformant en religions syncrétiques.
3. Ce furent les *Homo religiosus* du continent eurasiatique, accompagnés de leurs voisins égyptiens, africains du Nord et japonais qui furent les principaux acteurs de cette évolution, et ceci jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle.

### **1. *Homo religiosus* n'a cessé d'évoluer dans sa perception du divin sous la pression de différents modes de vie qu'il adopta successivement.**

Les chasseurs du Paléolithique perçurent la présence du monde divin sur Terre et dans les Cieux,

- sur Terre, sous la forme de puissances mystérieuses qui doublaient le monde visible. Ils cherchèrent à entrer en relation avec elles en s'enfonçant dans des grottes, ventre de la Terre-Mère, qu'ils ornèrent des animaux qu'elle leur offrait à chasser et sans lesquels ils ne pouvaient vivre.

- dans les Cieux, sous la forme d'une multitude de luminaires (Soleil, Lune, étoiles...) sans lesquels, non plus, la vie sur Terre n'était pas possible.

---

<sup>1</sup> Dieu celte que les Romains identifiaient à Hercule.

<sup>2</sup> Markale Jean, *Le druidisme*, Paris, Éd. Payot, 1985, p. 250.

Au Néolithique, dès 9500, les premiers agriculteurs du Proche-Orient privilégièrent le visage de la Terre-Mère qu'ils élevèrent au rang de maîtresse de la Vie, de la Mort, de la fécondité et de la fertilité universelles. Dieu au féminin... Son culte se répandit sur une très grande partie du continent eurasiatique.

À son autre extrémité, en Chine, en revanche, les premiers paysans qui entrèrent en scène vers 8000, gratifièrent les puissances mystérieuses qui les entouraient et dont ils sentaient l'omnipotence et l'omniprésence, d'un sexe masculin, tant ils éprouvaient le besoin de pouvoir compter sur des divinités fortes, capables de protéger leurs maisons, leurs villages, leurs cultures, leur territoire, si grande était leur crainte des voleurs, des pilliers, des catastrophes naturelles...

Puis, à l'aube de l'Histoire, lorsque l'homme se mit à construire des villes, des royaumes et des empires, partout où elle régnait, la Terre-Mère dut céder son trône à des divinités masculines plus aptes à répondre aux besoins d'une civilisation urbaine et patriarcale. Mais elle continua à régner dans le cœur des paysans.

Dès 3000, les archives mésopotamiennes sont les premières à nous révéler qu'*Homo religiosus* donna à ses divinités le visage de leurs rois et des membres de leurs cours, à cette différence près qu'elles étaient infiniment plus grandes, plus fortes, plus puissantes, plus belles, et immortelles. Dans ce monde proche-oriental où, tels des châteaux de cartes, se faisaient et défaisaient royaumes et empires, *Homo religiosus* les revêtit de l'uniforme guerrier et les plaça à la tête de leurs armées.

Presque toutes les religions pratiquèrent cette anthropomorphisation du divin. Le christianisme fut assurément la religion qui la poussa la plus loin en affirmant que le Fils de Dieu, partageant la plénitude de la divinité avec son Père, s'incarna dans la personne de Jésus de Nazareth. Saint Jean rapporte dans son évangile cette parole de Jésus.

Qui me voit voit mon Père. (Jn 14 : 9)

Mais des *Homo religiosus* récusèrent cette anthropomorphisation, affirmant que le divin était Autre, Tout autre.

En Inde, des rishis védiques, mystiques hindous qui vécurent entre 3000 et 800, furent les premiers à relever l'Altérité du divin. C'est peut-être la raison pour laquelle ils ne représentèrent pas plastiquement ce Tout Autre.

Un poème célèbre, le *Juste souffrant*, rédigé entre 1750 et 1500 avant notre ère, nous révèle que des prêtres mésopotamiens, tout en continuant à anthropomorphiser leurs dieux, affirmèrent, à leur tour, qu'ils étaient différents des hommes. Ils ne pensaient pas comme eux.

Dès le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le judaïsme qui prêtait pourtant des sentiments humains très forts à son dieu *Yahvé*, fut le premier à interdire sa représentation. Toute image ne pouvait être qu'imparfaite, et par conséquent trop insultante pour Lui.

En Grèce, à la même époque, les premiers philosophes récusèrent, eux aussi, l'anthropomorphisation outrancière que leurs grands poètes Homère et Hésiode avaient fait subir à leurs dieux. Certains allèrent même jusqu'à nier leur existence, tant ils représentaient un mystère.

En Chine, à l'époque impériale, à l'exemple de leurs paysans, les sages se gardèrent, à leur tour, de trop anthropomorphiser leurs divinités. Ils se contentèrent de leur conférer une certaine dignité en leur accordant des titres nobiliaires : Comte de la pluie, Comte de la sécheresse... Ce que refusèrent encore les sages taoïstes. Pour eux, le divin était une Réalité insaisissable qu'ils nommèrent *Tao*.

Si le christianisme proclama que Dieu s'était incarné en la personne de Jésus de Nazareth, l'apôtre Paul, un des piliers de ce premier christianisme, affirma tout aussi fortement qu'Il habitait « l'inaccessible lumière que personne n'a vu ni ne peut voir. » (I<sup>ère</sup> lettre de Paul à Timothée 6 : 16)

Au VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'islam, à la suite du judaïsme, s'interdit, lui aussi, de représenter son dieu *Allah*, car toute image ne pouvait être qu'un affront à sa Grandeur et conduire à l'idolâtrie.

Il n'y a rien qui Lui ressemble. (Sourate 42 : 11)

L'affirmation que Dieu n'est pas semblable aux hommes, qu'il est Autre, tout Autre, que ses pensées ne sont pas leurs pensées, servirent souvent aux religions de justification au silence qu'il opposait trop souvent aux pourquoi des hommes.

Non, vos desseins ne sont pas mes desseins  
ni vos chemins mes chemins – déclaration de Yahvé –  
Les ciels sont aussi distants de la terre que vos chemins de mes chemins et vos desseins de mes desseins.  
(Isaïe 55 : 8-9 / vers 550-540)

L'homme n'est pas outillé mentalement pour saisir le divin après lequel il « court » depuis des millénaires. C'est donc très logiquement que l'islam, dernière religion monothéiste, affirma qu'il ne restait aux hommes qu'à se soumettre et à continuer à croire fidèlement, aveuglément, en lui.

Mais conscientes que cette transcendance pouvait provoquer une coupure de contact entre Dieu et les hommes, les trois religions monothéistes reprirent la croyance traditionnelle en l'existence d'intermédiaires qui assuraient la liaison entre les deux mondes : les anges, les prophètes, les saints (et le Christ, Fils de Dieu, pour le christianisme).

## 2. Du multiple à l'Un

Durant l'Antiquité, pratiquement toutes les religions conçurent le monde divin comme une grande famille créée et présidée par un dieu Créateur de l'Univers, qui avait confié à chacun de ses membres la responsabilité de son bon fonctionnement. Les premiers écrits mésopotamiens, par exemple, nous révèlent qu'*Enlil* avait confié à *Iskur* la surveillance des orages, de la pluie et des vents, à *Enbilulu* le régime des cours d'eau, particulièrement celui du Tigre et de l'Euphrate, à *Asnam* la croissance des plantes, à *Lahar* celle du bétail...

Certaines religions prêchèrent que leurs dieux étaient des entités distinctes de leur secteur d'intervention, donnant ainsi naissance au polythéisme. D'autres affirmèrent qu'ils étaient l'«âme» de tout le créé : minéral, végétal, animal, humain, sidéral, donnant naissance au panthéisme.

Dès la fin du III<sup>e</sup> millénaire, lorsque se constituèrent des empires, les peuples vainqueurs prirent l'habitude d'élever leur dieu national au rang de Dieu universel, les autres dieux formant sa cour.

Mais peu à peu émergea, ici et là, la croyance que le divin était UN.

En Inde, entre ~3200 et 600 avant notre ère, les trois religions nationales qui découlèrent les unes des autres : le védisme, le brahmanisme et l'hindouisme, ne cessèrent de proclamer que leurs multiples dieux n'étaient que les manifestations d'une divinité unique.

Au XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, en Égypte, les prêtres d'*Amon* l'affirmèrent à leur tour.

Vers 1000 avant notre ère, en Iran, Zoroastre réduisit le panthéon divin à deux dieux : un dieu du Bien et un dieu du Mal. Pour certains chercheurs, cet *Homo religiosus* ne croyait en l'existence que d'un seul dieu, le dieu du Bien, réduisant le dieu du Mal à un symbole des penchants mauvais de l'homme.

Pour l'heure, c'est le judaïsme qui est la première religion à avoir affiché clairement, dès le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le monothéisme. Dans les premiers siècles de notre ère, le christianisme et l'islam lui emboîtèrent le pas.

La conséquence de cette évolution fut énorme. Sous l'ère du polythéisme, les dieux vivaient la plupart du temps en paix les uns avec les autres. Chacun d'eux trouvait des adorateurs. Mais avec le christianisme et l'islam qui non seulement vidèrent le Ciel de tous ses dieux, mais qui cherchèrent encore à imposer leur Dieu comme le seul vrai Dieu, l'intolérance devint trop souvent la règle, avec son cortège de guerres de religions, d'anathèmes, d'excommunications, de condamnations au bûcher pour impiété, hérésies, athéisme... Ce n'est finalement qu'au XX<sup>e</sup> siècle que les religions cherchèrent à instaurer un dialogue respectueux les unes des autres, dialogue cependant remis sans cesse en question par des fondamentalistes, des intégristes de tous bords.

### 3. Des dieux puissants au Dieu Tout-Puissant

Dès le début de l'Antiquité, les premiers documents religieux nous révèlent qu'*Homo religiosus* ne dota les dieux que d'une certaine puissance. Les dérapages de la Nature, les prières et les sacrifices non exaucés le poussèrent en effet à croire qu'ils ne pouvaient pas tout. Au-dessus d'eux régnait le Destin, divinité mystérieuse à laquelle ils étaient eux aussi soumis.

En affirmant qu'il n'existait qu'un seul et unique Dieu, les trois monothéismes furent amenés à lui conférer la Toute-Puissance. Tout dépendait désormais de Lui. Or, comme ils en firent un Être infiniment bon, infiniment juste et infiniment miséricordieux, l'existence du Mal se posa avec une acuité redoublée, tout particulièrement lorsqu'il frappait les justes et les innocents...

### 4. À qui la faute ?

L'existence du Mal ne cessa en effet de tarauder *Homo religiosus*.

Au III<sup>e</sup> millénaire, parce qu'ils croyaient que leurs dieux n'étaient pas tout-puissants, Égyptiens et Mésopotamiens attribuèrent tous les maux qui les frappaient et qui ne relevaient pas de la méchanceté humaine, à des démons qui échappaient à leur contrôle.

Mais à la fin de ce millénaire, au fur et à mesure que les Mésopotamiens établissaient leur domination sur leurs voisins, leurs prêtres conçurent leurs dieux non plus comme des divinités en charge de leur seul royaume, mais comme des divinités responsables de l'Univers visible et invisible tout entier. En conséquence tout passa sous leur contrôle, y compris les démons. Ceux-ci perdirent la liberté de tourmenter à volonté les hommes et durent se mettre au service des dieux qui les utilisèrent pour exécuter les punitions qu'ils infligeaient aux hommes pour leurs péchés. Cette croyance se répandit dans tout le Proche-Orient.

À partir du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, en Orient, brahmanisme, bouddhisme et jaïnisme répandirent la croyance d'origine peut-être chamaniste qu'il ne fallait pas regarder les maux dont souffraient les hommes comme des punitions des dieux. Ils devaient les considérer

uniquement comme les conséquences fatales de leurs péchés commis antérieurement durant leur vie ou dans une vie antérieure. Aussi étaient-ils condamnés à vivre autant de vies qu'il le fallait tant qu'ils avaient des péchés à expier. Ce n'est que lorsqu'ils parvenaient à être blancs comme neige qu'ils échappaient définitivement à la souffrance. Cette vision du Mal résolvait le problème de la souffrance des justes et des innocents. Dans une vie antérieure ils avaient péché.

Au début de notre ère, le christianisme élaborait une autre réponse.

Dieu le Père avait créé les anges et les hommes libres de l'aimer et de le servir. Certains anges, sous la conduite de Satan, méprisèrent de cette liberté. Ils refusèrent à Dieu cet amour et ce service qu'Il espérait. Adam et Ève, le premier couple humain, les imitèrent et transmirent cet esprit de révolte à toute leur descendance. Sur la Croix, les mains clouées de Jésus, le Fils de Dieu, portaient témoignage que Celui-ci, qui était un Dieu d'Amour, s'était lui aussi lié les mains. Ne voulant pas d'esclaves à son service, il respecta à ce point la liberté des anges et des humains qu'il les laissa s'adonner au mal et transformer ce monde qu'il avait créé bon en une vallée de larmes et de souffrances. Sur la croix, ce Fils de Dieu montrait encore que leur révolte le faisait infiniment souffrir et qu'il partageait toute souffrance humaine. En mourant sur cette croix, il affirmait aussi qu'il satisfaisait à la justice divine. Il expiait les péchés de tous les hommes en vue d'obtenir le pardon de son Père. Et enfin, en le ressuscitant le jour de Pâques, ce Père témoignait qu'il était le Tout-Puissant, maître de la vie et de la mort, qu'il pardonnait, mais que tout bourreau, ange ou homme, devrait répondre, le Jour du Jugement, des souffrances qu'il avait infligées, s'il ne se repentait pas. Et à tous ceux qui les avaient subies, la résurrection de son Fils devint la promesse de leur propre résurrection et que leurs larmes, jusqu'à la dernière, seraient essuyées dans le Royaume qu'il leur préparait.

Quant à l'islam, ses différentes mouvances élaborèrent chacune leur propre réponse.

La première réponse de la théologie sunnite, appelée motazilisme, est proche de celle du christianisme. Elle enseigne que Dieu ne veut que le bien de l'homme. Il n'est pas l'auteur du mal. C'est l'homme qui est l'auteur du mal qu'il se fait à lui-même, aux autres et au reste de la Création. Avec les djinns<sup>3</sup>, il est la seule créature que Dieu a créée libre, libre de faire le bien et le mal, libre de l'adorer, libre de l'aimer. Cette liberté est sa dignité et sa responsabilité. Au jour du Jugement, s'il a fait le bien, il sera sauvé, s'il a fait le mal, il connaîtra le feu de l'enfer.

Puis, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, une autre École théologique, l'asharisme, remplaça le motazilisme. Pour elle, Dieu est le créateur du bien comme du mal. C'est lui qui crée les actes bons et mauvais de l'homme (pensées, paroles, actions), parce qu'il est le créateur de tout le créé. Rien ne peut venir à l'existence sans qu'il le veuille. L'homme, en tant que cause seconde de ses actes, est réfuté, comme est nié son libre arbitre. L'homme est soumis à une double prédestination. Durant sa vie terrestre, tous ses actes ont été prévus, de toute éternité, par Dieu. Il les accomplira donc nécessairement. Concernant l'au-delà, Dieu a décidé, de toute éternité, de son salut ou de sa damnation.

Depuis quelques décennies, le motazilisme reprend de la vigueur chez de nombreux prédicateurs musulmans, tandis que d'autres tentent d'adoucir quelque peu le déterminisme radical de l'asharisme en offrant à l'homme un petit espace de liberté, tout en sachant que cette liberté est très souvent illusoire, tant elle est conditionnée par l'éducation, la famille, le milieu...

---

<sup>3</sup> Créatures spirituelles se situant au-dessous des anges. Créés libres, ils peuvent faire le bien comme le mal. Aussi devront-ils répondre de leurs actes au jour du jugement. Les anges, dont l'existence est un article de foi dans l'islam, furent aussi créés libres, mais ils ne désobéissent jamais à Dieu.

Tout en affirmant que Dieu est bien le créateur des actes bons et mauvais, ils affirment que Celui-ci laisse à l'homme la liberté de choisir si l'acte qu'il va créer sera un acte bon ou un acte mauvais.

Pour l'islam shî'ite, Dieu a fait du monde qu'il a créé le champ de bataille entre les forces du Bien et celles du Mal, entre les forces de la lumière et celles de l'obscurité, entre celles de l'intelligence et celles de l'ignorance. Ce combat a débuté, avec Adam, lorsque Dieu, pour une raison qui lui appartient, permit à Iblis (Satan), chef des djinns mauvais, de le tenter, puis de tenter tous les hommes jusqu'au jour du Jugement pour lui prouver que sa créature préférée pouvait le renier. Mais s'Il lui permit d'insuffler en chaque homme, à leur naissance, un esprit mauvais, un penchant inné pour le mal, Dieu lui donna immédiatement les moyens de lui résister.

Comment ?

Il fit d'Adam son prophète, et par la suite il en suscita d'autres : Abraham, Moïse, Jésus..., et Mahomet, le dernier, avec pour mission d'enseigner aux hommes quelle Voie ils devaient suivre pour échapper à cette influence funeste et demeurer dans son Amour.

## **5. Des dieux utiles aux dieux sauveurs**

Toutes les premières religions offrirent des sacrifices à leurs dieux afin d'attirer leur bienveillance sur leurs fidèles et de les protéger de leur courroux. « Do ut des » (Je donne pour que tu donnes), telle était leur conception de leurs rapports avec le divin. La religion avait donc avant tout un but utilitaire.

Lorsque, peu à peu, sur le continent eurasiatique, se succédèrent des empires universels, autoritaires, militaires, machistes, réduisant au silence, à la soumission, voire à l'esclavage des populations entières, une aspiration à la liberté et à une vie meilleure les saisit toutes. Vers 2000, en Égypte et en Crète d'abord, puis à partir du VII<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècles avant notre ère, sur tout le continent eurasiatique, de nouvelles religions assurèrent leurs fidèles que s'ils n'obtenaient pas ici-bas justice et bonheur, ils l'obtiendraient dans l'Au-delà, s'ils suivaient les chemins du salut qu'elles leur traçaient. Pour les unes, ce chemin était un chemin où l'ascèse et la pratique d'une morale exigeante l'emportaient sur les sacrifices et les rites, pour d'autres, Dieu ouvrait les portes du paradis à la suite d'une initiation ou par pure grâce, en tenant compte ou pas des mérites de ceux qui le priaient avec ferveur. La véritable patrie de l'homme se situa désormais au Ciel. Le visage de Dieu prit celui d'un sauveur de l'humanité. Et les religions se transformèrent en chemins de salut.

## **6. Des dieux immortels aux dieux mortels**

Au cours de notre périple, nous avons rencontré une foule de dieux auxquels Homo *religiosus* conféra l'immortalité. Or, nous les avons vu mourir les uns après les autres. *Enlil, Assour, Marduk, Ahura Mazda, Isis, Osiris, Cybèle, Mithra, Zeus* et sa famille, *Jupiter...*, tous disparurent dès qu'ils ne trouvèrent plus d'adorateurs. Dans son ouvrage *Aux origines du Dieu unique. L'invention du monothéisme*, Jean Soler fait cette remarque pertinente.

Les dieux sont des personnages historiques, Dieu y compris. Ils apparaissent à un moment donné, en un point de globe, on ne sait pas toujours d'où venus ; les plus chanceux ou les mieux formés arrivent à s'imposer à des peuples entiers, pendant des siècles ou des millénaires, mais ils finissent par mourir, comme Zeus ou Isis, Aphrodite ou Jupiter, non sans avoir réussi parfois, avant de disparaître, d'étonnantes métamorphoses, comme Yahvé devenu « Dieu », l'Unique.

(...)

Se demander si Dieu existe ou non est un faux problème. Tous les dieux existent, le dieu Mariale comme les autres, ni plus ni moins, dans l'esprit des hommes qui croient en eux. Ils vivent aussi longtemps que subsistent des communautés qui en sont persuadées. Et cette forme d'existence n'est pas un leurre : elle a des effets sur le réel, bénéfiques ou néfastes, parfois sanglants, pour les peuples et les individus dont elle régule la vie<sup>4</sup>.

## 7. Des chemins multiples pour accéder au monde divin

L'évolution des croyances fut, pour la plupart, menée par des Homo *religiosus* qui bénéficièrent d'expériences que l'on peut qualifier de mystiques et qui les auraient fait accéder au monde divin. L'historien ne peut rien dire de ces expériences, ses outils ne lui permettant pas de les analyser. Il ne peut que constater qu'elles les transformèrent en « hommes de lumière » pour leurs peuples, voire pour le monde : rishis hindous, prêtres mésopotamiens et égyptiens, Zoroastre, prophètes juifs, Bouddha, sages taoïstes, Jésus de Nazareth, Mani, Allah, et tant d'autres encore. Elles les transformèrent de même en guides de ceux qui s'attachèrent à eux et qui leur demandaient de les conduire vers ce Monde qui leur avait été donné de percevoir.

## 8. Du monde enchanté au monde désenchanté

Dès le moment où les hommes préhistoriques crurent qu'un monde de puissances mystérieuses, invisibles, les unes bienveillantes, les autres malveillantes, doublait le monde visible, et que cette croyance devint la croyance commune à l'humanité entière, Homo *religiosus* fit de son monde un monde « enchanté », c'est-à-dire un monde saturé de divin.

Un indianiste, Jean Daniélou, décrit comment les brahmanes védiques voyaient cet « enchantement » du monde.

La création dans sa totalité, dans sa beauté, sa floraison, sa cruauté, son harmonie, est l'expression de la pensée divine, est en quelque sorte la matérialisation, le corps de Dieu. Seuls ceux qui le comprennent, qui s'identifient au monde naturel, qui prennent leur place parmi les arbres, les fleurs, les animaux peuvent véritablement se rapprocher du monde des esprits et des dieux, imaginer le plan du Créateur, pressentir la joie du divin. Pour l'homme conscient du fait que la création est non seulement une œuvre divine, mais la forme même du divin, tout être, toute vie, tout acte prend un caractère sacré, devient un rite, un moyen de communication avec le monde céleste<sup>5</sup>.

Mais des interrogations, voire des manifestations d'athéisme, se manifestèrent cependant, et très tôt. En voici quelques témoignages.

En Inde, un passage du X<sup>e</sup> livre du Rigveda, livre sacré du védisme dont certains hymnes furent composés dès 3200, nous livre un écho des interrogations que certains de ces brahmanes se posaient à propos de la Création de l'Univers.

Ni le Non-Être n'existait, ni l'Être.  
Il n'existait ni l'espace de l'air ni le firmament au-delà.  
Qu'est-ce qui se mouvait puissamment ? Où ? Sous la garde de qui ?  
Était-ce l'eau insondablement profonde ?  
Qui sait, en vérité, qui pourrait ici proclamer  
D'où est née, d'où vient cette création secondaire ?  
Les dieux sont nés après, par la création secondaire de notre monde.  
Mais qui sait d'où celle-ci elle-même est issue ?  
D'où est issue cette seconde création

---

<sup>4</sup> Jean Soler, *Aux origines du Dieu unique. L'Invention du monothéisme*, Paris, Ed. de Fallois, 2002, p. 11-12.

<sup>5</sup> Daniélou Alain, *Shiva et Dionysos*, Paris, Éd. Fayard, 1979, p. 17.

Si elle a fait ou non l'objet d'une institution,  
Celui qui surveille ce monde du haut du firmament,  
Celui-là le sait seul. Mais peut-être ne le sait-il pas<sup>6</sup>.

Entre 2200 et 2000, l'Égypte connut une période de troubles, d'anarchie. Le silence et l'inaction des dieux face aux souffrances que subit le peuple, poussèrent des intellectuels à mettre en doute leur intérêt pour les hommes.

Le dieu au cœur tranquille<sup>7</sup> n'entend pas les lamentations.  
Les cris ne délivrent pas un homme de l'autre monde<sup>8</sup>.

En Grèce, dès la fin du VII<sup>e</sup> siècle, et en Chine, dès le VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère, des philosophes et des sages exprimèrent eux aussi leur scepticisme, tel Diagoras de Mélos (~ 465-~ 415) :

Diagoras, dit l'athée, arriva un jour à Samothrace et fut interpellé par un ami : « Toi qui penses que les dieux se désintéressent des choses humaines, ne vois-tu pas toutes ces tablettes votives qui témoignent du nombre de ceux qui ont échappé à la violence de la tempête, et qui, grâce à leurs prières, sont arrivés au port sains et saufs ? », « Certes » répondit-il, « parce qu'il n'y a aucun ex-voto de ceux qui firent naufrage et périrent en mer<sup>9</sup>. »

Au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, en Israël, au sein de ce peuple ultrareligieux qu'était le peuple juif, un auteur, le Qohélet, s'il ne nia pas explicitement l'existence de Dieu, invitait cependant ses lecteurs à vivre comme s'il n'existait pas. Il avait sûrement créé le monde, mais il s'en désintéressait complètement. Son athéisme fut donc pratique.

Tout est pareil pour tous : il y a un sort identique pour le juste et pour le méchant, pour le bon et pour le mauvais, pour le pur et pour l'impur, pour celui qui sacrifie et celui qui ne sacrifie pas. (Qt 9 : 2)

En conséquence

Va, mange avec joie ton pain et bois de bon cœur ton vin...  
Goûte la vie avec la femme que tu aimes durant tous les jours de ta vie de vanité. (Qt 9 : 7 et 9)

Au Moyen Âge, dans la Chrétienté, des études démontrent que si la crédulité n'eut pas de limites, des gens sensés éprouvèrent « un besoin de preuves tangibles, matérielles, indices d'une inquiétude et d'une incrédulité diffuses<sup>10</sup> ».

À la suite d'Aristote, de saint Augustin, de Boèce, les plus fameux philosophes et théologiens de cette époque s'efforcèrent de leur démontrer que l'existence de Dieu pouvait être connue à l'aide de la seule raison humaine. Parmi eux, citons saint Anselme de Canterbury, Hugo de Saint Victor, Avicenne, Maimonide, Guillaume d'Auvergne, Alexandre de Hales, saint Bonaventure, saint Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, Duns Scott...

---

<sup>6</sup> Hymnes spéculatifs du Veda, trad. L. Renou, coll. UNESCO d'œuvres représentatives, série indienne (UNESCO-N.R.F.), Paris, 1955.

<sup>7</sup> *Osiris*, dieu des morts.

<sup>8</sup> Tiré du *Chant du Harpiste*. Trad. Pierre Gilbert, égyptologue, 1948.

<sup>9</sup> Cicéron, *De la Nature des dieux*, III, 37,89. Traduction Ugo Bratelli, in site Internet (Google) Itinera Electronica Du texte à l'hypertexte.

<sup>10</sup> Minois Georges, *Histoire de l'athéisme*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1998, p. 70.



Mais leurs démonstrations n'empêchèrent pas l'athéisme de progresser en Europe, dès le XVI<sup>e</sup> siècle. Il prit, au cours des siècles suivants, des proportions telles qu'il désenchantait littéralement le monde qu'avait enchanté le christianisme. Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des générations de philosophes refusèrent aux Églises toute tutelle, tout contrôle sur leurs travaux. Ils mirent en doute leur enseignement et proclamèrent le règne de la Raison. Aux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles, leurs successeurs annoncèrent la mort de Dieu.

Leur athéisme atteignit les couches populaires. Accédant peu à peu à l'enseignement primaire, puis à l'enseignement supérieur, celles-ci, furent de plus en plus sensibles à leurs arguments. De mieux en mieux informées sur les découvertes des sciences, elles se mirent à leur tour à contester la croyance que tout ce qui était écrit dans la Bible était vrai, parce qu'elle était la Parole de Dieu qui ne pouvait « ni se tromper ni nous tromper ». Création de l'Univers, création de l'Homme, péché originel, paradis, enfer, purgatoire, conception virginale de Jésus, Immaculée Conception, infailibilité pontificale..., toutes ces croyances subirent le feu de la critique et furent reléguées au rang de légendes.

S'ajoutèrent à cette contestation une révolution industrielle et une révolution sociale qui détachèrent des Églises une grande partie du monde ouvrier. Habités jusqu'alors à enseigner les paysans des campagnes et les bourgeois des villes, prêtres et pasteurs éprouvèrent beaucoup de peine à trouver les mots pour présenter la Parole de leur Dieu à cette nouvelle catégorie sociale surexploitée.

S'ajoutèrent encore les attaques frontales des idéologies laïques, la sécularisation toujours plus poussée de la société, les tragédies des deux guerres mondiales durant lesquelles le silence de Dieu fut aussi assourdissant que le bruit des canons et de la bombe atomique d'Hiroshima.

Puis, réaction et remède aux souffrances et aux privations trop longtemps endurées, émergea, après la Seconde Guerre mondiale, une société de consommation, matérialiste, hédoniste. Les centres commerciaux, les stades sportifs, les salles de spectacles, les salles de jeux devinrent ses nouveaux lieux de culte auxquels des millions de consommateurs anesthésiés par un matraquage publicitaire et médiatique sacrifièrent à ces nouvelles idoles qu'étaient devenus l'argent, la beauté, le « jeunisme », la gloire, la consommation, le sexe, la drogue, la mode, les stars du showbiz, les sportifs... Face à ces attaques en règle, la foi chrétienne s'effondra en Europe. Les églises se vidèrent au point que d'aucuns reléguèrent la religion chrétienne au rayon des antiquités.

## **9. Du Dieu régnant au plus haut des Cieux au Dieu présent au plus intime du cœur de l'homme**

Mais dans le même temps, surgit aux quatre coins de la Planète une floraison extraordinaire de mouvements religieux charismatiques les plus divers, dans et aux marges des religions historiques, dont les mouvements évangéliques avec leurs centaines de millions d'adeptes, sont les plus représentatifs. Tous proclament que Dieu est à chercher au plus intime du cœur de l'homme, qu'il est possible de sentir sa présence pas seulement en faisant silence, pas seulement en suivant un chemin d'ascèse, mais aussi lors de cultes conçus pour susciter une émotion collective.

Le Ciel pour Homo *religiosus* n'est plus un lieu géographique, il est tout simplement Présence de Dieu.